Avant-Propos

Anne Di Piazza

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/1651>

DOI : 10.4000/jso.1651

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2001

Pagination : 5-7

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Anne Di Piazza, « Avant-Propos », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 112 | Année 2001-1, mis en ligne le 28 mai 2008, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jso/1651> ; DOI : 10.4000/jso.1651

Avant-Propos

par

Anne DI PIAZZA *

Au commencement, racontent les I-Kiribati, était un contenant que Naareau entrepris de casser, désireux d'animer le rien. Déclinant, tout en chantant, l'identité des occupants de cette boîte, Naareau permet à ces derniers de prendre forme, de s'animer, de se redresser et de séparer le ciel et le sable. L'île de Nikunau est née. Naareau s'empare ensuite de quelques grains de sable qu'il jette au Nord, au Sud, à l'Ouest et à l'Est. L'archipel est créé.

Comme nous l'apprend ce mythe cosmogonique, au départ était l'indifférencié (le contenant) qui, par une coupure, celle instituée par le langage — le chant —, permet aux choses d'être nommées, classées et de prendre vie. Bien des mythes postulent une indifférenciation originelle et racontent comment l'homme, de par son activité classificatoire, a introduit des différences et des relations au sein d'une totalité confuse et chaotique. Ils expriment aussi la façon dont une population se situe dans son environnement en définissant les limites géographiques de son monde. Nikunau, la première île, n'est pas isolée, elle est d'emblée saisie comme l'interface de l'autre : l'archipel.

On peut penser que Dumont d'Urville, lorsqu'il propose, le 27 décembre 1831, à la Société de Géographie, un découpage de l'Océanie en quatre régions principales : l'Océanie occidentale ou Malaisie, l'Océanie méridionale ou Mélanésie, l'Océanie orientale ou Polynésie, enfin l'Océanie boréale ou Micronésie, ne fait pas autre chose que d'introduire des discontinuités, des entités, peut-être même des unités au sein d'une Océanie indifférenciée. Une différence fondamentale subsiste pourtant entre l'acte créatif

de Naareau et celui entrepris par Dumont d'Urville. Ce dernier en effet n'a pas fait naître la Micronésie du néant : les 2500 îlots qu'il décide d'unir sous un seul nom existaient déjà, tout comme leurs habitants. Est-ce étonnant d'ailleurs, si ces insulaires — recrées — ne disposent pas dans leur langue vernaculaire de terme pouvant désigner ce même ensemble géographique ? Certes, aujourd'hui, les habitants des différentes îles acceptent de s'auto-désigner Micronésiens, autrement dit acceptent de plus en plus cette appartenance qui leur a été signifiée du dehors. Mais en se nommant de la sorte ne cherchent-ils pas, par le mot, à alimenter un discours « du rassemblement, de la similarité qui permet non plus des oppositions tribales mais des distinctions plus larges » (Lory, 1983 : 746) ? Car si tel n'est pas le cas, quelle identité culturelle collective recouvrirait cette entité géographique ?

Pour répondre à cette question, privilégions, tout d'abord, la perspective archéologique et l'éventualité d'une origine commune pouvant créditer la thèse de l'entité. Les premières recherches effectuées en ce domaine remontent à 1949-1950. C'est aux îles Mariannes et plus particulièrement à Saipan, Tinian et Rota qu'Alexander Spoehr met au jour une poterie à engobe rouge décorée d'impressions dans un niveau daté de 1527 ± 200 BC. La présence de ce type de céramique aux Philippines laisse penser que les Micronésiens occidentaux sont originaires de cette partie du monde. Le passé de la Micronésie centrale et orientale est beaucoup plus récent. Il remonte à 2000 ans. Cette discontinuité entre, d'une part, la Micronésie occidentale et, d'autre

part, la Micronésie centrale et orientale, semble refléter les deux grandes familles linguistiques rencontrées. Les linguistes distinguent en effet le malayo-polynésien occidental — auquel se rattache le chamorro des îles Mariannes et le palau — du micronésien nucléaire, qui comprend la langue des îles Marshall, Kiribati, Kosrae, le sous-groupe de Pohnpei et la chaîne dialectale de Chuuk, dont l'origine pourrait se situer au nord du Vanuatu.

Privilégions maintenant la perspective ethnologique. L'analyse des structures sociales des diverses sociétés étudiées a révélé une très forte prééminence du système de filiation de type matrilineaire, comme une prédominance de la terminologie de parenté de type hawaïen. Cependant, aussi prépondérantes soient-elles, ces structures sociales ne peuvent pas pour autant être généralisées à toutes les sociétés. Ainsi, l'archipel des îles Gilbert, les enclaves polynésiennes de Kapingamarangi et Nukuoro, enfin les îles de Sonsorol et Tobi présentent un système cognatique. Yap, Ulithi, Chuuk et Pohnpei ont une terminologie de parenté de type *crow*, les Marshall et Nauru de type iroquois. Un autre trait culturel fortement répandu dans cette région est l'organisation sociale en districts, qui sont matérialisés par l'existence de maisons communes. La ressemblance s'arrête là, puisque ces maisons sont hexagonales à Yap et rectangulaires aux Carolines, ouvertes à l'ensemble de la population aux Gilbert et réservées aux hommes aux Carolines. Quant aux structures politiques, elles sont aussi diverses que variées. Les gérontocraties des Gilbert du sud côtoient des systèmes à rangs et à titres fondés sur des droits de descendance plus ou moins linéaires et sur la primogéniture, qui dépassent parfois le cadre de l'île comme aux Marshall et à Yap.

Force est de reconnaître que la « Micronésie » recouvre une réalité que la pluralité même des îles et des sociétés rencontrées rend équivoque, et qui ne supporte pas autant de sens qu'on le présumait. L'ensemble géographique « Micronésie » s'est fait mythe, et sa nomination y a largement contribué, car la seule prononciation du mot — Micronésie — « crée l'image, produit le mythe et du même coup le fait fonctionner » (Augé, 1992).

Ce numéro spécial du *Journal de la Société des Océanistes* nous fait découvrir une « Micronésie » sous un nouveau visage : une Micronésie plurielle ; aussi plurielle qu'est sa vraie réalité géographique : une myriade d'îles, une myriade de sociétés, une myriade de conceptualisations du monde. Chaque article ici présenté, suite au premier colloque européen sur cette

« Micronésie », organisé par Beatriz Moral et moi-même, révélera en effet à l'appui de recherches soit ethnographiques soit archéologiques, la singularité de chaque société insulaire étudiée, mettant enfin en valeur — en lumière — l'immense diversité culturelle qu'offrent ses îles qui n'ont finalement en commun que l'îlité et le principe qui l'anime : celui d'inventer le monde, son monde.

Si l'application du qualificatif « micronésien » à l'ensemble des habitants de cette région constitue une généralisation abusive, **Paul Rainbird** nous révèle que cette généralisation-projection issue de l'Occident n'est pas la seule dont ces habitants sont les victimes. Ainsi en est-il de leur intégration dans la grande classification des modes de pensées établie par Deleuze et Guattari. Ces auteurs, on s'en souvient, avaient ordonné les sociétés d'après deux grandes catégories de modes de pensées : celui « en arbre » observé par les sociétés occidentales s'opposant au mode de pensée « en rhizome » qui serait respecté par les sociétés océaniques. L'auteur montre qu'effectivement les îliens de Palau ont recours à la métaphore du curcuma et donc d'un rhizome pour ordonner leur univers. Cependant, les catégories de pensée dont est investie la représentation du rhizome est d'un tout autre ordre, celle-là même que Deleuze et Guattari associaient à la pensée arborescente, à savoir : la hiérarchie, la généalogie, la linéarité ! Tout en relançant le débat sur l'illusion de la métaphore, comme sur l'utilité de la recherche ethnographique, cet article confirme combien les insulaires font preuve d'inventivité, signe de particularismes.

Les deux articles de **Carmen Petrosian-Husa** et **Beatriz Moral** consacrés aux manières dont les sociétés de Chuuk et des îles « externes » de Yap gèrent le traitement de la sexualité de la femme dans le cadre d'un système de filiation matrilineaire ne démentent pas ce singularisme propre à chaque île. Certes, les deux sociétés exhibent la même ambivalence entourant l'identité sexuelle de la femme et, au-delà, les rapports qu'elle entretient avec son frère, père social de ses enfants et son époux père génital contraint à s'effacer devant la figure fraternelle de son épouse. La femme de Chuuk et des îles « externes » de Yap se fait double : femme-sœur et femme épouse-reproductrice, ce qui rend l'enjeu de sa sexualité d'autant plus central puisque de sa gestion dépend l'application du principe matrilineaire, et donc le maintien de l'ordre social. L'enjeu est donc immense et il n'a pas échappé aux insulaires de ces îles qui voient dans le vagin de la femme l'unique emblème de la

sexualité, sans doute aussi et pour reprendre A. Weiner (1992), une possession difficilement aliénable.

Carmen nous montre ainsi comment la société des îles « externes » de Yap investit le corps de la femme et ses parures vestimentaires pour régler son identité comme sa sexualité. Elle s'intéresse particulièrement à cette fameuse étoffe ou *lavalava* offerte aux jeunes filles à leurs premières menstrues et dont le port s'ajustera à leur cycle de vie comme aux relations que ce même cycle leur imposera avec les deux figures masculines : relation d'évitement avec le frère, abstinence sexuelle avec l'époux pendant la période d'allaitement. Et c'est une même dualité entre la femme sexuée (épouse) et la femme asexuée (sœur) qu'exaltent les légendes érotiques et les péripéties des héros culturels de la société de Chuuk décrits par Beatriz. Son article révèle comment cette société parvient à maîtriser cette ambivalence par le biais d'une gestion spatiale réelle et imaginaire de la sexualité. Leur monde se voit ainsi départagé entre la maison, l'espace consanguin où règne l'asexualité, et l'ailleurs où la sexualité doit être confinée. Un ailleurs assimilé à la clandestinité et qui s'étend au-delà des limites que dessinent les côtes de l'île : les esprits de la mer comme les esprits célestes participent de cette sexualité.

Nous le voyons, ces deux traitements de la sexualité féminine et de l'ordre social, aussi différents soient-ils, n'en sont pas moins complémentaires. Ils procèdent tous deux d'une gestion de l'espace, celui du corps et celui de l'île qui ont en commun, il est vrai, d'être confinés comme nécessairement ouverts à l'extérieur.

C'est précisément à ce double phénomène spatial d'ouverture et de fermeture observé sans contradiction par les insulaires, que se consacreront les trois articles suivants. Ils évoquent en effet combien les îles sont des lieux d'ancrage comme des points de départ pour de longs voyages. L'article de **Jean-Christophe Galipaud** nous initie au phénomène de l'enracinement et de ses modalités. Ses fouilles archéologiques menées sur l'atoll de Ahnd, témoignent de ce que les hommes se sont établis sur les petits îlots qui bordent le rivage de Pohnpei, plutôt qu'à l'intérieur des terres. Les données recueillies permettent d'envisager un peuplement ancien, évalué à 2000 BP. Mon propre article, réalisé en collaboration avec **Erik Pearthree**, est lui résolument tourné vers la mer. Il recense et détaille les

pirogues à balancier de l'archipel des Carolines, et montre combien les pirogues à balancier sont des outils de tous les jours et participent à une économie quotidienne et roturière. Il établit, à l'aide d'une simulation, que les habitants des îles coralliennes ont des ressources en bois de marine suffisantes pour subvenir aux coûts des voyages. Cette banalisation des voyages permet de faire de la mer son alliée, d'organiser un monde qui s'étend au-delà de son île, et aux navigateurs d'assouvir leur désir de l'ailleurs. Cette ouverture des îliens au monde de la mer favorise, peut-être plus qu'ailleurs, la communication au sens propre comme au sens figuré. **Elizabeth Keating** nous décrit la faculté qu'ont les habitants de Pohnpei à s'enrichir de l'autre par le biais des emprunts linguistiques et démontre que l'appropriation d'un concept passe par une accommodation, une remodelisation.

C'est avec **Teresa del Valle**, pionnière de l'anthropologie micronésienne en Espagne, que nous concluons cet aperçu des sociétés micronésiennes qui, j'espère, aura convaincu le lecteur de la diversité qu'offrent ces îles et donc de tout l'intérêt de s'y intéresser comme de la restituer, et non de l'uniformiser. Aussi, pour lutter contre cette tentation, facilitée il est vrai par l'efficacité symbolique du concept micronésien, Teresa nous engage à réfléchir, à travers son parcours personnel, sur l'importance de nos institutions scientifiques dans la formation et la structuration de notre propre regard vis-à-vis de l'autre.

Ce numéro spécial a voulu contribuer à cette remise en cause en révélant combien cet autre, communément appelé Micronésien, est un autre multiple, et qu'à trop vouloir lui imposer une unité culturelle, nous réduisons d'autant l'extraordinaire capacité qu'ont ces îles et leurs insulaires à cultiver leur différence.

RÉFÉRENCES

- AUGÉ, M., 1992. *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil, Paris.
- LORY, J. L., 1983. Formes d'organisation de l'espace, territorialité et identité chez les Baruya de PNG. *Information sur les Sciences Sociales*, 22 (4-5), pp. 721-747.
- WEINER, A.B., 1992. *Inalienable possessions. The paradox of Keeping — While — Giving*, University of California Press, Berkeley.